Cahiers Africains de Rhétorique

ISSN 2790-6108 | E-ISSN 2790-6116

AVIS DE LICENCE / LICENCE NOTICE

Version accompagnée de cet avis : 3 octobre 2026

CC BY-NC-ND 4.0

Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification

Avec l'autorisation déclarée par la revue au nom des titulaires des droits, cette version est proposée sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International.

Vous pouvez partager le document, sans usage commercial, en citant les auteurs et la revue, en indiquant la source et en fournissant un lien vers la licence. Cette licence ne permet pas de diffuser une version modifiée du document.

Les autorisations valablement accordées lors des diffusions antérieures, notamment sous CC BY-NC 4.0, restent applicables et ne sont pas retirées par cet avis. Les mentions antérieures figurant dans les pages originales ci-après sont conservées à titre historique.

Les auteurs conservent leurs droits. Le contenu scientifique et la pagination des pages originales sont intégralement préservés.

ENGLISH

With the journal's stated authorization from the rights holders, this version is offered under CC BY-NC-ND 4.0. You may share it for noncommercial purposes, crediting the authors and journal and linking to the licence. Distribution of modified versions is not permitted under this licence.

Permissions already validly granted for earlier distributions, including under CC BY-NC 4.0, remain in force. This notice does not revoke them. Earlier licence statements in the following original pages are retained as historical information. The original scientific content and printed pagination are preserved.

Texte de la licence / Licence terms

https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Hitler : Réécriture d'une figure historique dans *La Part de l'autre* d'Éric-Emmanuel Schmitt[1]

Honoré Yoro GBAKA, Université Félix Houphouet-Boigny Cocody (Côte d'Ivoire)
E-mail : gbakahonore38gmail.com

https://doi.org/10.55595/HYG2023
https://orcid.org/

Date de réception : 2023-10-25 **Date d'acceptation :** 2023-11-30 **Date de publication :** 2023-12-30

Résumé
L'objectif de cette étude tient dans la stylisation d'une figure historique devenue universelle, Hitler. Schmitt fait œuvre de romancier en prenant appui sur une référentialité connue pour remonter, certes de façon subjective, aux causes des actes posés par le führer. Par le biais de la fiction, il éclaire d'une lumière drue la psychologie du personnage pour mieux installer la dé-héroïsation de ce dernier et lui renvoyer par un « reductio ad hitlerum » l'opprobre qu'il a jeté à la face du genre humain tout entier. Par des procédés variés, l'auteur entreprend donc de déconstruire Hitler et d'en raconter une histoire plausible.

Mots-clefs : Stylisation, référentialité, déconstruction, dé-héroïsation, *reductioad hitlerum*.

Hitler: Rewriting a historical figure in Éric-Emmanuel Schmitt's *La Part de l'autre*

Abstract:
The aim of this study is to stylise a historical figure that has become universal: Hitler. Schmitt works as a novelist, drawing on a known referentiality to trace the causes of the Führer's actions, albeit subjectively. Through fiction, he shines a harsh light on the character's psychology, the better to de-heroise him and, by means of a "reductio ad hitlerum", reflect back to him the opprobrium he has cast in the face of the entire human race. Using a variety of techniques, the author sets out to deconstruct Hitler and tell a plausible story.
Keywords: Stylisation, referentiality, deconstruction, de-heroisation, *reductio ad hitlerum*

Introduction

Genre littéraire anticonformiste, le roman vient, par son refus de la soumission, en réaction contre la rectitude et la rigidité qui étaient de tradition dans le classicisme. Intrinsèquement anti-aristotélicien, il est le lieu de la rébellion et le moule de l'intergénéricité.

[1] Comment citer cet article : GBAKA, H.Y., (2023). Hitler : Réécriture d'une figure historique dans La Part de l'autre d'Éric-Emmanuel Schmitt. *Revue Cahiers Africains de Rhétorique*, 2 (4), 52-61.

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Cette dernière caractéristique permet au roman d'investir d'autres domaines, soit pour les exploiter, soit pour en être utile. L'histoire et le mythe font partie des champs référentiels qui ont souvent servi de matière ou de caution au roman.

Contrairement au roman qui vise à fasciner par la beauté du récit et des effets phraséologiques, l'histoire ne cherche pas à séduire avec l'évènement raconté ; elle n'est ni vraisemblable ni invraisemblable, elle est juste vraie. Paul Veyne la définit comme « des évènements vrais qui ont l'homme pour acteur » (Veyne, p. 13), elle n'est donc pas mimésis mais diégésis ; elle se fonde sur des témoignages, des traces, en un mot, sur la documentation. L'historien n'aborde pas des connaissances particulières qui pourraient choquer notre vision des choses, mais évoque des faits de la vie courante que l'on a très souvent l'habitude de voir et dont la factualité est évidente. Victor Hugo arrive tout de même, dans *Quatrevingt-Treize*, à montrer dans une formulation d'une intellection intéressante que les deux exercices peuvent se rejoindre dans leur visée :

L'histoire a sa vérité, la légende a la sienne. La vérité légendaire est d'une autre nature que la vérité historique. La vérité légendaire, c'est l'invention ayant pour résultat la réalité. Du reste l'histoire et la légende ont le même but, peindre sous l'homme momentané l'homme éternel. (Hugo, p. 13)

La figuration du réel dans un texte romanesque fait nécessairement appel à une stylisation ou à une mise en intrigue qui possède sa propre codification. *La Part de l'autre* d'Éric-Emmanuel Schmitt oscille entre biographie et portrait, laissant entrevoir un autre Hitler. En l'occurrence, le romancier essaie de mettre en lumière l'essentiel, c'est donc une question de *focus*, c'est-à-dire de prélèvement pour faire valoir un aspect précis du personnage. La fiction permet d'explorer des perspectives nouvelles et l'écriture romanesque a pour mission de les confirmer pour en faire de l'acquis, quelque chose de stable et d'en élargir le champ, en substance faire œuvre de réécriture. Il s'agit donc de comprendre la façon dont l'écriture schmittienne arrive à prendre d'assaut la « bastille hitlérienne » pour en faire la radioscopie, mettre en valeur les processus singuliers de cette vie à la fois extérieure et intérieure. Comment Schmitt parvient-il à remodeler cette figure historique, à se servir de la fiction comme clef de compréhension de l'histoire ? Trahit-il la vérité historique par la fictionnalisation ou la complète-il en éclairant quelques zones d'ombre ?

Dans un article intitulé « La logique des possibles narratifs » paru dans la revue *Communications* (p. 60), Claude Bremond montre, par le processus de séquentialisation, l'inévitable résultat produit par nos actions. Cette analyse structurale du récit qui lie toute convergence finale à une conjonction d'éléments plus ou moins affinitaires qui accrédite dans le texte de Schmitt le naturel aboutissement au personnage monstrueux d'Hitler. Une approche structuraliste pourrait donc formaliser des réseaux autour des motifs de la disqualification et du nihilisme pour mieux appréhender la part d'ombre du personnage.

1. Le motif de la disqualification

L'historiographie romanesque s'inscrit dans un jeu avec la réalité ; l'essence du roman renvoie à cette double propension du fictif et du réel, Henri Mitterand l'affirme par ce mot : « Par nature, le roman implique la fiction, l'invention de personnages et de situations imaginaires. Il implique aussi une construction, un ordre des faits, c'est-à-dire la négation et les aléas qui caractérisent la vie réelle, ou le réel de la vie ». (Mitterand, p. 1) Paul Ricoeur l'appréhende comme un atout dans la profonde intelligence du texte littéraire et l'éclairage

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

qu'il apporte dans la lecture du fait historique : « salutaire ébriété du récit de fiction ». (Westphal, p. 124) Dans cet exercice, le roman sécrète son propre univers et sa propre référence. L'ordre auquel il appartient est fondamentalement étranger à la réalité vécue, même s'il lui ressemble. Pour rendre compte du « mystère » Hitler, Schmitt opte pour une esthétisation parodique de la vie du personnage.

1.1 La péjoration comique

La stylisation d'Hitler par Éric-Emmanuel Schmitt consiste fondamentalement en une déconstruction, une ruine de la figure historique. Le romancier charge le personnage d'attributs dépréciatifs et parodiques. Tout d'abord, Hitler est présenté comme le « maillon faible », un individu dénué de compétence, ontologiquement marqué par l'échec :« - Adolf Hitler : recalé. Rideau de fer. Terminé. On ne passe plus. Allez voir ailleurs. Dehors. » (Schmitt, p. 9**)**. Ce résultat semble une sentence qui ne clôt pas seulement une séquence de vie, mais obscurcit de façon irrémédiable l'horizon d'une vie. La dureté des termes ne s'arrête pas au commentaire de l'échec aux beaux-arts, elle va plus loin, ne laissant aucun doute sur la volonté d'une mise au ban du personnage. Sans doute cette amplification formule-t-elle l'extrême faiblesse du travail du personnage dans l'établissement. Même la tentative d'usurpation portant sur la contrefaçon du croquis de la photo du personnage de Wetti échoue ; l'empreinte d'Hitler posée sur le portrait le dégrade. Dès lors, il devient un facteur de destruction, porte une souillure pernicieuse : « Pour parfaire la supercherie, il tenta de travailler un peu, crayonnant sur le portrait déjà exécuté. Au bout de trois minutes, il constata avec horreur qu'il était en train de détériorer le trésor si chèrement acquis. » (Schmitt, p. 87). On assiste à une infantilisation qui conduit à l'imitation servile, à une incapacité à réfléchir par soi-même, toute chose qui écarte Hitler du *Cogito* et qui remet en cause son utilité sociale. Cette façon de le réduire à des exercices élémentaires, aux balbutiements de l'apprentissage, permet de lui dénier toute capacité d'intellection, tout effort d'approfondissement : « Il aimait la routine bête des étapes successives, l'application demandée par le calque, la force fière des traits passés à l'encre de chine, la patience bornée du coloriage. » (Schmitt, p. 117). Dans son processus de minoration du personnage, Schmitt montre que Hitler n'est pas un personnage construit, mais un « être instinctif », un concentré de sensibilités irrationnelles ; il fonctionne aux affects : « Ce n'était pas les idées mais les passions qu'il partageait. Il n'aimait pas les auteurs intelligents, il aimait les auteurs contagieux. » Schmitt, *La part de l'autre*, (Schmitt, p. 97). Le romancier varie les procédés de rabaissement par la technique du contraste ; en effet, il trouve dans le cercle amical d'Hitler deux points de comparaison que sont Bernstein et Neumann. Hitler est présenté comme le chaînon défaillant de cet équilibre que constitue le triangle amical :

En fréquentant Bernstein et Neumann, il avait aussi mesuré son indigence culturelle. Ces garçons-là lisaient ; lui relisait. Ces garçons-là réfléchissaient ; lui rêvassait. Ces garçons-là discutaient ; lui s'enflammait. Entre l'excitation et l'apathie, il ne connaissait pas de moyen terme mental. Jusque-là, il n'avait jamais analysé, étudié, pesé, contrebalancé, argumenté. (Schmitt, p. 131)

À vrai dire, malgré son ingénuité habituelle dans le texte, Hitler semble avoir quelque lucidité sur ses inaptitudes ; des trois amis, il reconnaît qu'il est le moins utile à la société : « S'il y a une justice, c'est moi qui dois mourir en premier… Ce ne serait pas une grande perte, dit Adolf ». (Schmitt, p. 157) On voit également sa couardise quand le miroir lui renvoie une

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

caricature de sa personne, il prend définitivement conscience de son incapacité, toute chose qui le rabaisse dans sa propre estime :

Les larmes lui brouillent les yeux./ Le revolver lui tombe des mains. Par réflexe, il saute sur le côté ; mais le coup ne part pas, le revolver s'est écrasé mollement sur le tapis à franges. Hitler a eu le temps d'apercevoir son entrechat effrayé dans le miroir et cela achève de le déconsidérer à ses propres yeux. Il se croyait dans Wagner, il joue une parodie d'Offenbach. (Schmitt, p. 282)

Par ailleurs, le romancier affuble Hitler d'une homosexualité refoulée et d'une pédophilie intrafamiliale, une identité sexuelle trouble qui donne au personnage un caractère inabouti voire monstrueux. Dans son avilissement du personnage, Schmitt force le trait et se sert de l'immaturité sexuelle de ce dernier pour condenser du sens dans la description d'un Hitler né déterminé et donc irrécupérable :

La sexualité, comme tout ordre de la matière, des chairs, des fluides, faisait partie de ce qui lui avait été donné et lui serait repris, bref de ce qui lui échappait. Il n'aimait que sa volonté. A quarante-quatre ans, il avait donc eu sa première expérience sexuelle et cela lui apparut comme de l'incontinence. (Schmitt, p. 363)

On le comprend mieux avec ses propres aveux lors de son entretien avec le docteur Bloch :

« - Adolf, réponds-moi comme à un grand frère qui t'aime : as-tu déjà fait l'amour avec une femme ?
- Non
- En as-tu envie ?
- Non !
- Sais-tu pourquoi ?
- J'ai peur. » (Schmitt, p. 39)

À la guerre, l'immaturité sexuelle d'Hitler vient illustrer son caractère de personnage falot ; tout semble contenu dans un défaut essentiel lié à sa tâche sur le théâtre de guerre : « Il n'était pas en première ligne – les estafettes ne le sont jamais -, mais il colportait les ordres essentiels, la bataille ne se ferait pas sans lui ». (Schmitt, p. 182) Ce qui pourrait paraître un simple rapport circonstanciel, doit en réalité être perçu comme une véritable donnée biologique c'est-à-dire l'essence même du personnage. Ce rôle secondaire lui nie tout virilisme, l'émascule et le tient en dehors de l'épopée nationale dans laquelle la guerre inscrit les soldats, le romancier le confine ici à un rôle périphérique, faisant de lui une figure d'appoint de la troupe. Pour mieux saisir l'implicite, il faut voir dans l'attribution d'une telle sexualité, l'idée d'un personnage indécis ou renonçant à l'effort de résistance à la déviation de la trajectoire normale. Au contraire des deux autres membres de son cercle amical, à l'armée, Hitler rêvasse et s'installe dans les délices de la paresse ; en fait, sa présence à la guerre ne s'expliquait que par tous les avantages matériels qu'elle lui garantissait :

Hitler aimait la guerre parce qu'elle l'avait soulagé de tous ses problèmes. Elle lui donnait à manger, à boire, à fumer, à dormir, à penser, à croire, à aimer, à détester. (…) Hitler aimait la guerre parce qu'elle l'avait révélé à lui-même. (Schmitt, p. 217)

Dans un subtil amalgame de la sexualité et de l'art, l'auteur caricature, aux beaux-arts, l'élève Hitler. Ce dernier ne parvient pas à supporter la nudité des modèles féminins commis à être dessinés : « Il s'était encore évanoui ». (Schmitt, p. 36) Les évanouissements répétés de l'élève Hilter, dans ces circonstances, semblent une déclinaison de sa veulerie originelle, son incapacité à supporter de fortes charges émotionnelles. L'anxiété sociétale du

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

personnage c'est-à-dire son impossibilité à entretenir ou pour mieux dire à soutenir une relation d'interdépendance sociale lui fait dans l'établissement une réputation : « Professeurs, intervenants, élèves de tous les cycles, chacun connaissait l'histoire du puceau en première année qui s'évanouissait devant la femme nue ». (Schmitt, pp. 36-37) Toute la stylisation parodique d'Hitler concourt à montrer non seulement aux yeux des pensionnaires des beaux-arts, mais aussi aux yeux du monde l'immaturité émotionnelle du personnage. Le fait de le présenter comme un castrat le revêt d'un défaut fondamental et radical qui le rend improductif socialement, spirituellement. Le biais utilisé par Schmitt est un second degré qui en rajoute forcément à l'humiliation et le tient dans une réalité parallèle, un compartiment inaccessible, étanche à la société.

1.2 Une opération de destruction

Schmitt essaie de présenter Hitler de l'intérieur pour mieux saisir son profil psychologique et consacrer l'idée d'une catastrophe probable. La psychologisation d'Hitler fait partie du procédé de subjectivation qui est l'un des moteurs de ce récit fictionnel. Le romancier place le personnage dans une bulle et le marque typographiquement, avec une citation *italique* massive de 332 occurrences sur 503 pages. Cet univers mental constitue un enfermement émotionnel et affectif qui décrit l'installation dans une réalité parallèle, une sorte d'idiosyncrasie hermétiquement fermé aux autres et surtout insensible aux autres. Hitler semble mû par une misanthropie paroxystique qui l'exclut de toute socialité humaine : « Hitler était ravi. Plus on lui montrait l'étendue du carnage, plus il se sentait fier d'avoir survécu ; l'hécatombe soulignait son statut d'exception ». (Schmitt, p. 440) Cette façon de présenter Hitler possède une dimension presque transphrastique qui impose de « le scanner » et non de « le lire ». La quête de vérité peut également recourir, dans une relation mimétique, à la vraisemblance, c'est ainsi que l'on voit apparaître le célèbre psychanalyste Freud pour donner du crédit à l'hypothèse du dérèglement ou de l'anormalité psychique d'Hitler : « Si comme je le prévois, vous recommencez à rêver, promettez-moi de revenir » lui dit Freud, (Schmitt, p. 71) « J'ai compris pourquoi vous ne pouvez endurer la vue d'une femme nue sans vous évanouir. Et je peux même vous annoncer une meilleure nouvelle : dans quelques instants, sitôt que je vous l'aurai expliqué, vous serez guéri. » (Schmitt, p. 71)

En fait, Schmitt jette de la lumière dans la psychologie hitlérienne pour débusquer cette réclusion intérieure. Il se veut le grand explorateur de l'inconscient ou pour mieux dire cette gangue perverse qui s'étend autour de la personnalité de la figure historique. Dans certaines œuvres, le point de force disparaît et tout semble égal, en revanche, en ce qui concerne *La part de l'autre*, la personnalité d'Hitler aspire tout autour d'elle ; on relève chez le personnage une sorte de dissonance cognitive qui l'amène à ne retenir de l'histoire que sa part uniquement, dans un total oubli de l'ouvrage collectif. La surdité sélective qui affleure lui permet soit d'étaler ses états d'âme, « *Alors, ni les hommes ni la nature ? Personne ne se mettra à l'unisson de mes souffrances*. » (Schmitt, p. 11), soit de se bercer d'illusions en exprimant un privilège naturel imaginaire sur le reste de l'humanité :

Si d'ordinaire, on part des tableaux pour remonter au peintre, induisant le génie à partir des œuvres, Hitler avait fait pour lui-même le raisonnement inverse : il était un génie, de droit divin, par principe ; cela ne perçait peut-être pas encore dans ses dessins mais, un jour, cela éclabousserait tout le monde. (Schmitt, p. 99)

Hitler entretient le mythe du surhomme, il se croit élu de Dieu et est convaincu de connaître un sort à part ; dans son esprit, toute la voûte céleste est un bouclier qui le préserve de tout

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

mal : « *Je suis invincible. J'échappe aux balles. Aux obus. Aux gaz. J'échappe à tout. Ma bonne étoile continue à me protéger à la hauteur de ma valeur. Je m'en sortirai* ». (Schmitt, p. 230) La psychopathie du personnage doublée d'un égocentrisme et d'une auto-persuasion exacerbée le pousse à croire que le monde tourne autour de sa personne. Selon la perception d'Hitler, le monde lui est réductible ou devrait lui être redevable parce qu'il lui fait don de sa personne, il en est le besoin vital ; le contraire semble inenvisageable, les choses étant conçues, de toute évidence, pour l'expression de son pouvoir : « Hitler s'était coupé du moindre contact humain. Il régnait. Il dominait. Il n'en était pas heureux, il en était satisfait car le monde avait été conçu pour fonctionner ainsi avec lui comme centre. Heureux ? Quelle drôle d'idée ! Est-ce que le soleil est heureux ? » (Schmitt, p. 364)

Qui peut le plus peut le moins, la pensée et la propagande hitlériennes rendent sa personne superposable à toute la nation allemande. Schmitt rapporte ici une image d'Epinal, le déploiement spectaculaire, éblouissant de gigantisme, d'un Hitler en scène, seul point focal, en surplomb d'un peuple scandant des slogans à la gloire du führer. Il ne gouvernait pas, ne régnait pas, il « menait son peuple à la baguette », le dépossédant de tout droit, de toute sensibilité pour le dresser au profit de sa mégalomanie : « Depuis quelques semaines, il avait pris l'habitude de faire exprimer ses sentiments par toute la nation : « l'Allemagne est fatiguée » signifiait qu'Hitler voulait changer de sujet ; « l'Allemagne a faim » indiquait qu'Hitler reprendrait bien un dessert ». (Schmitt, p. 275) La relation d'Hitler au réel paraît illusoire et onirique ; il se rêve, pris au piège de son désir de gloire, il vit dans un univers autarcique, à l'exclusion du reste de l'humanité et de toutes sensibilités humaines classiques : « Il était le centre. Le monde tournait. Il était le pivot. Lui seul pensait des choses essentielles, lui seul meublait son cerveau avec des soucis qui concernaient toute l'humanité. » (Schmitt, p. 52)

Schmitt arrive dans ce texte à faire presque œuvre d'historien, au sens où l'entend Victor Hugo dans *L'Homme qui rit* : « La voix haute, c'est le souverain ; la voix basse, c'est la souveraineté. Ceux qui dans un règne savent distinguer cette voix basse et entendre ce qu'elle souffle à la voix haute, sont les vrais historiens ». (Hugo, p. 305) Roman de l'âme, *La part de l'autre* examine les tréfonds de la psychologie d'Hitler pour amalgamer son être réel et son paraître. Il appréhende ces deux paramètres comme une cause et son effet. Le procédé de destruction créatrice schmittien montre que la disqualification produit un investissement nouveau, mieux, un projet esthétique et littéraire digne d'intérêt.

2.1 Une narration nihiliste

Les ressorts fondamentaux du psychisme hitlérien exorcisent une insatiable quête de gloire ; l'attitude égocentrique constitue le principal moteur dramatique de cette personnalité sombre et mortifère. Dans son tropisme de la lecture de l'histoire, Schmitt délivre quelques clefs qui permettent de cerner négativement les différents aspects de cette figure historique. Le romancier opère une « projection abstraite » fondée essentiellement sur une approche déductive ; en fait, il demande une intellection beaucoup plus qu'une perception. Dans *Le degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes écrit : « L'écriture est précisément ce compromis entre une liberté et un souvenir, elle est cette liberté souvenante, qui n'est liberté que dans le geste, mais déjà plus dans la durée » (Barthes, p. 20), Schmitt use de sa souveraine liberté pour refuser, dans cette fiction narrative, à Hitler, dans l'histoire, un quelconque droit. Hugo résume bien cet état d'esprit quand il écrit dans *Philosophie, commencement d'un livre* que

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

« la situation d'esprit de l'auteur d'un livre importe au livre lui-même et s'y réverbère ». (Hugo, p. 13)

2.1 Le retour de stigmate (Hitler, victime de *l'ad hitlerum*)

Hitler est victime à contretemps et par une cinglante ironie de la « reductio ad hitlerum ». Cette fausse expression latine attribuée au philosophe et historien Leo Strauss renvoie à un argument consistant à disqualifier une idée ou une personne en l'associant à Hitler, au nazisme ou à toute autre idéologie honnie de l'Histoire. L'auteur renvoie donc à Hitler le stigmate qu'il a lui-même jeté à la face du monde ; le personnage constitue la part sombre de l'Homme et de la communauté humaine toute entière. Schmitt l'humanise, mais en l'enrobant dans une veulerie qui l'émascule et le dévitalise à jamais. Même s'il conçoit son personnage comme un fléau lié à une sorte de malédiction, il le dote d'une distorsion pathologique qui ne lui enlève pas son libre-arbitre ; cette façon de le présenter en fait l'incarnation et le responsable du diabolisme (la barbarie) de tout un siècle : « *Pour l'instant, je suis un bon père parce qu'ils* (ses enfants) *sont petits. M'aimeront-ils autant plus tard ? Me respecteront-ils ? Quels adultes seront-ils ? Moi, je sais que je les aimerai toujours, mais eux ?* » (Schmitt, p. 374) Le romancier attache à dessein de la souillure à l'esprit et au corps d'une personne soucieuse de son image, il l'établit comme le parangon de l'éternelle ignominie, le *nefandum* c'est-à-dire celui dont on ne peut parler sans tremblement. En fait, le romancier force le trait du déshonneur d'Hitler pour « dégouter » le lecteur de toute tentative de vénération ; il aurait alors tout droit de tenir tout admirateur de cet homme pour un « être dégradé » :

(…) ce visage (celui d'Hitler) qui fut reproduit plus qu'aucun autre visage, vénéré plus qu'aucun autre visage humain, et où pourtant rien ne nous accroche ; aucun signe, ni dans la mèche dont on parla tant, ni dans la modeste moustache cassée, qui réjouissait les caricaturistes. Survivent les yeux qui regardent et qui ne peuvent être regardés, - tous les témoins en parlent comme d'une énigme fascinante. (Domenach, p. 145)

En réalité, Schmitt a pris le parti d'installer Hitler dans une logique extrémiste, une radicalité qui tranche avec toute rationalité. Epris de l'opéra *Rienzi* de Wagner dans lequel le personnage tragique meurt isolé, réfugié dans un capitole dévoré par les flammes, Hitler se dit « Voilà comment il faut mourir, seul, à la tête de tous, seul au-dessus de tous, le front toujours dans les nuages ». (Schmitt, p. 140) Cette obsession morbide est une des principales déterminations du personnage, il développe des passions tristes qui l'entraînent vers une aspiration obscure : « Sa vie violente et juste finit comme celle du héros. Il va mourir debout. Il se donnera lui-même la mort ». (Schmitt, p. 281) L'égocentrisme d'Hitler fait l'impasse sur les aspirations légitimes du peuple allemand ; n'existent que ses désirs fantasques et funestes. D'ailleurs, il perçoit son attitude jusqu'au-boutiste mortifère comme un sacrifice christique : « *Merci, Wagner. Merci, la Providence, de m'avoir envoyé, si jeune, la préfiguration de mon destin. Rienzi. Oui. Rienzi* ». (Schmitt, p.452)

Hitler ne semble pas adepte des demi-mesures intermédiaires, il ne paraît pas non plus habité par le doute cartésien qui précède une salutaire introspection et la mise à distance critique. Sa nature le dispose à la pensée dichotomique du « tout ou rien » :

Voilà les seules nuances qu'apportaient ses exécrations. Ce qui était bien ? L'Allemagne et rien que l'Allemagne. Ce qui était mauvais ? Tout le reste. (…) Hitler venait de se défaire du doute, de la nuance, de toutes ces exigences que ses vieux professeurs avaient sottement associées à l'intelligence critique et qui ne lui apparaissaient désormais que comme des

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

symptômes de dégénérescence. Ces intellectuels étaient des cerveaux desséchés, vides de sensations, déconnectés du cœur. Des malades. Des vieillards. Des mourants. Des faibles. (Schmitt, pp. 178-179)

Le comportement paroxystique se voit également dans la mise à mort de sa chienne. L'insensibilité dénote la dureté qu'il a envers lui-même, le meurtre de sa chienne est en réalité un acte tourné vers sa propre personne, la propriété sui-référentielle de cet acte indique une auto-flagellation et constitue une mise en scène de sa propre mort : « Il appela la chienne qu'il adorait, sans doute l'être auquel il avait donné le plus d'affection sur cette terre, la fit maîtriser par ses hommes, lui fit ouvrir de force les mâchoires et écrasa la capsule d'acide prussique entre ses dents ». (Schmitt, p. 457) L'autoréférence de cet acte met à nu la psychologie du personnage, il veut être le centre de l'univers tout entier. L'illusion réflexive dit tout de son désir continuel de tout ramener à lui-même, on comprend mieux cette disposition d'esprit quand on le voit se réjouir de l'avènement de la guerre. Il exhale des propensions tératologiques, il se réalise à travers le goût du « difforme » et « l'horreur » **:** « *Je suis heureux. Je n'ai jamais été aussi heureux. J'existe enfin. Merci, mon Dieu, de m'avoir fait connaître la guerre* ». (Schmitt, p. 183)

2.2 Une écriture du refus

L'écriture schmittienne repose essentiellement sur une radicalité militante ; dans ce texte, le romancier se livre à une opération de dé-héroïsation ou de dévirilisation d'Hitler. En effet, *La part de l'autre* passe au crible l'avènement, le règne et les actions de ce dernier pour mieux les déprécier ; pour l'auteur, Hitler représente le contre-modèle parfait. Au chapitre « Écritures politiques » du *Degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes montre la puissante vie immanente de l'écriture, elle recèle, selon lui, une intentionnalité primordiale : « (…) l'écriture est un langage durci qui vit sur lui-même et n'a nullement la charge de confier à sa propre durée une suite mobile d'approximations, mais au contraire d'imposer, par l'unité et l'ombre de ses signes, l'image d'une parole construite bien avant d'être inventée ». (Barthes, p. 21) Cette approche scripturale a pour but d'enrayer la tentation démiurgique du dictateur allemand, elle veut édulcorer et émousser les apologétiques et les credo triomphants rattachés au pouvoir du dirigeant politique, une possibilité qu'évoque Barthes, dans S/Z, en ces termes **:** « (…) si le personnage historique prenait son importance *réelle*, le discours serait obligé de le doter d'une contingence qui, paradoxalement, le déréaliserait (…) ». (Barthes, p. 99) Hitler ne semble pas trouver grâce aux yeux de Schmitt, cette position du romancier rejoint l'analyse de Jean-Marie Domenach :

(...) Napoléon signifie dans l'Histoire à cause de l'accomplissement qu'il donne à la Révolution française, et ce destin est tragique puisqu'il débouche sur l'hégémonie et la guerre. Staline aussi eut son destin (...), puisé dans la dialectique marxiste et l'espérance prolétarienne, et également renié dans la dictature et l'ubris. Mais en apparence, Hitler ne représente rien ; il ne s'enracine pas dans une tradition, il n'incarne pas une idée en empire. (Domenach, p. 145)

Toute l'œuvre de Schmitt consiste donc à déstabiliser un personnage en relief, dont la référentialité historique tient, envers et contre tout, sa place. L'écrivain décrète par cet acte, l'impossible paix pour celui qui incarne la part monstrueuse de l'humanité ; il le menace même d'une profanation *post-mortem* : « Hitler frémit. Et si les Russes s'en prenaient aussi à sa dépouille mortelle ? Il fallait qu'il prît ses précautions. Aux secrétaires effarées qu'on devrait les brûler, lui et Eva Braun, sitôt qu'ils se seraient supprimés ». (Schmitt, p. 455)

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

En réalité, la conception Schmittienne d'Hitler n'est ni la Figure étalon, à la Prométhée, « personnage-modèle », ni la figure héroïco-politique du libérateur du peuple, mais, dans le substratum de son texte, une figure en construction. Toute chose qui permet de classer ce texte, au-delà de la fiction, dans la série des textes argumentatifs. L'auteur, focalisant externe, crée une illusion référentielle, en élargit la perspective pour vérifier sa propre thèse : celle d'un membre de la communauté humaine, inexorablement rivé à son destin. Les empreintes du récit originel ou réel de la vie d'Hitler sont transformées dans une intention explicative et symbolique. Il existe une réappropriation de la vie d'Hitler par le romancier. Le nombre considérable d'italiques peuvent être pris comme autant de phylactères ou de bulles qui indiquent des apartés et des rêveries, ce sont des indices de la malléabilité et la souplesse d'une âme qui n'est pas encore affermie. Cette écriture décrit un être tourmenté, étourdi, incapable de trouver des repères afin de se prendre émotionnellement en charge. Le manque de consistance, de stabilité psychologique d'Hitler l'amène à trouver une évasion hors de la vie sociale normale ; dans un mouvement cyclique et itératif, tout le récit se renvoie à ce dysfonctionnement qui le rend insignifiant : « (…) j'ai réalisé à quarante ans, que je n'étais pas un grand peintre. Ni même un petit maître. Rien, en fait. Une baudruche ». (Schmitt, p. 366) Il est enfermé dans un mode de pensée qui l'empêche de se dépasser, de résister à toutes tentations de nuisance. L'auteur le tient à l'étroit dans son propre cerveau, il déconstruit sa gloire et la présente comme une boursouflure dérisoire. Il se renie, rejette son origine et se détourne et détourne le regard des autres de son extraction sociale :
Hitler se trouvait à Munich et il se voulait allemand. Même si ses parents avaient fait l'erreur d'être autrichiens et de le faire naître en Autriche, Hitler savait qu'il était allemand. C'était la seule naissance acceptable, noble, digne de lui. Il ne pouvait pas appartenir à une nation plus petite, moins puissante que l'Allemagne. (Schmitt, p. 161) .

L'accès de misanthropie d'Hitler vient de sa frustration, ses échecs de vie. L'auteur essaie de rattraper un fuyard qui s'est dissout dans la lâcheté en se suicidant. Hitler ne doit pas bénéficier du plaidoyer de Montesquieu pour le suicide. Son âme ne saurait reposer en paix. Schmitt exhume le personnage, puis bâtit une historiographie qui instruit son procès pour mieux le délégitimer.

Conclusion

Schmitt ne veut pas consacrer la réalité historique connue de tous, il souhaite, sans esquiver cette dernière, s'en servir pour explorer d'autres dimensions de l'être humain. Même si la littérature ne peut pas tout, elle possède la magie de s'insérer dans les interstices oubliés qui contiennent les vraies causes des événements historiques. Le Hitler de Schmitt met à jour non pas « la part de l'autre », mais l'autre Hitler, peut-être le vrai Hitler. L'auteur ne fait pas qu'explorer des documents anciens, il crée, mieux, il construit un personnage et au-delà, un individu en lui conférant une épaisseur psychologique qui permette d'élucider ses motivations. Le romancier, historien des mœurs, se nourrit du travail de l'historien de l'événement puis le transcende pour en montrer les limites. *La part de l'autre* de Schmitt n'about-il pas à une « contre-histoire » de la vie d'Hitler ?

Références bibliographiques

Barthes Roland, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

CAHIERS AFRICAINS DE RHÉTORIQUE

Vol 2, N°04, Décembre 2023, pp.52-61

ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Barthes Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Edition du Seuil, 1953.
Bremond Claude, « La logique des possibles narratif », *Communications 8*, Paris, Seuil, 1966.
Domenach Jean-Marie, *Le retour du tragique*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.
Hugo Victor, *Quatrevingt-Treize*, Paris, Pocket, 1992.
Hugo Victor, *L'Homme qui rit 1*, Paris, GF Flammarion, 1982, p. 305
Hugo Victor, *Philosophie commencement d'un livre*, *Œuvres Complètes*, Paris, Club français du livre, 1969.
Mitterand Henri, *L'illusion réaliste : De Balzac à Aragon*, Paris, PUF, 1994.
Schmitt Éric-Emmanuel, *La Part de l'autre*, Paris, Éditions Albin Michel, p. 2001.
Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.
Westphal Bertrand, *La Géocritique* (Réel, Fiction, Espace), Paris, Les Éditions de Minuit, 2007.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication étant accordés à la revue. Il s'agit d'un article en libre accès distribué selon les termes et conditions de la licence Attribution-NonCommercial 4.0 International